

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 19/1 (1992)

DOI: 10.11588/fr.1992.1.57135

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

et de la dynastie des Amales dans certaines d'entre elles: les sources occidentales et italiennes, ce qui ne surprendra personne. L'auteur se livre d'abord à une analyse consciencieuse de ces sources: Cassiodore et Jordanès (où sont reprises les thèses antérieures sur ces auteurs); les *Excerpta Valesiana*. A partir de là, B. Tönnies nous donne le récit des aventures du peuple got (des origines au III^e siècle; d'Ermanaric aux Champs catalauniques; le royaume ostrogotique de Pannonie; les Ostrogots dans les Balkans; le combat pour l'Italie; le royaume de Théodoric en Italie). Cela donne l'impression d'un survol où l'on glane quelques indications intéressantes sur la diversité de points de vue des différentes sources. L'auteur met certes en évidence l'existence d'une «lecture amalienne», si j'ose dire de l'histoire gotique. Mais l'ouvrage ne nous apprend rien de plus sur les sources de Cassiodore-Jordanès qui sont les témoins tardifs de cette tradition.

Pour ne parler que de ce que je connais le moins mal, le dernier chapitre sur la royauté de Théodoric en Italie m'a semblé exagérément rapide. Il y avait pourtant beaucoup à dire sur la dualité du régime, sur la permanence d'une idéologie gotique – donc Amale – sous le travestissement d'un principat de type romain. Il est vrai qu'il ne fallait pas s'arrêter à la mort de Théodoric, car, c'est sous Athalaric et après, que Cassiodore, dans les *Variae*, reprend le thème de l'Amalertradition. Il est tout de même troublant que les *Variae* ne parlent pas des Amales, durant le règne de Théodoric. Comme par hasard, l'enracinement gotique de la dynastie et son rattachement à la longue famille des Amales apparaît au début du règne d'Athalaric, comme une compensation à l'idéologie gotique renaissante. Cette fonction idéologique de l'Amalertradition semble échapper à l'auteur. A lire ce livre, tout paraît aller de soi et l'on ne s'y interroge pas sur les ambiguïtés du règne du fondateur: Théodoric fut-il l'héritier des Amales ou, comme il le prétendait, l'héritier des empereurs? Le médaillon de Sénigallia et l'étrangeté de la fête des *Tricennalia* (fêtes d'inspiration romaine d'un prince «barbare»), l'inscription de Terracine (Théodoric empereur) ne sont pas mentionnés.

En un mot, ce que je reproche à cet ouvrage, c'est de s'être enfermé dans une analyse des sources où la critique philologique allemande à laquelle je rends hommage ne nous laisse plus grand-chose à découvrir. Il aurait été, en revanche, utile de montrer comment cette Amalertradition a «fonctionné», pour prendre un mot à la mode, dans l'idéologie du royaume ostrogotique d'Italie.

Dans la bibliographie je relève quelques lacunes: P. M. Arcari, *Idee e sentimenti politici dell'Alto Medioevo* (Milan 1968); E. Demougeot, *La formation de l'Europe et les invasions barbares* (3 vol., Paris 1969–1979); ainsi que les travaux de P. Lamma, notamment *Teoderico* (Brescia 1951) qui offre un utile contrepoint aux conceptions trop étroitement juridiques de Mommsen.

Marc REYDELLET, Rennes

Gerd ALTHOFF, *Verwandte, Freunde und Getreue. Zum politischen Stellenwert der Gruppenbindungen im früheren Mittelalter*, Darmstadt (Wissenschaftliche Buchgesellschaft) 1990, 237 p.

L'homme du Moyen Age ne naît pas seulement dans une famille au sens où nous l'entendons aujourd'hui, mais dans un groupe de parenté au sens large (Sippe), et il hérite des liens d'amitié et de dépendance comme de l'ensemble du patrimoine de son père. Il va aussi s'intégrer à de nouveaux groupes, par son mariage ou par les nouveaux liens vassaliques dans lesquels il entrera. Ainsi est-il au centre d'une toile de liens personnels dont le but est de garantir un espace de paix et des possibilités d'entraide dans tous les domaines de la vie. G. Althoff prend en considération ces différents groupes qui constituent le fondement de la société du haut Moyen Age, cherche à en décrire les modes de fonctionnement, et surtout à mesurer leur impact sur la vie politique.

L'auteur est ainsi amené à différencier trois grands types: les groupes fondés sur les liens de parenté, ceux qui s'appuient sur des liens d'«amitié», et enfin ceux qui reposent sur un lien de domination entre seigneur et vassaux.

Depuis les Germains de Tacite et jusqu'au X^e siècle, la parenté représente évidemment le groupe fondamental. Cette affirmation cache cependant des problèmes longuement débattus au sein de l'école historique allemande; s'il est indéniable que la «Sippe» participe à plus d'un titre à la vie publique du haut Moyen Age, comment faut-il la définir? G. Althoff propose d'y voir non pas un cadre rigide englobant certains individus et en excluant d'autres, mais une structure flexible, adaptable aux circonstances, cimentée non pas par un «substrat objectif» (des charges publiques, des terres) mais par la conscience d'appartenir à une communauté, ce qui se manifeste par le devoir d'assistance. Mais transformer cette conscience de la parenté en groupe efficace sur le plan politique semble avoir été bien difficile et ne réussit que dans quelques cas particuliers. Ce qu'on voit émerger au contraire dès le IX^e siècle, c'est la différenciation en plusieurs branches de ces grands groupes de parenté, avec la naissance des «lignages» nobiliaires, patrilinéaires et fermés, tels qu'on les connaît au Moyen Age central. Ce processus de transformation de la «Sippe» est sans doute à mettre au compte de la formation de centres de pouvoir, c'est-à-dire de l'accumulation des droits seigneuriaux sur un espace restreint, transmis sans partage au fils aîné. Cet héritage des biens et des charges en ligne agnatique renforce le lignage, qui aura dès lors une place dans la hiérarchie laïque, et par rapport auquel tous les autres liens de parenté sont nettement en recul, même si les devoirs d'assistance envers la parenté au sens large continuent d'exister. Ces liens de parenté sont si importants qu'ils servent de modèle à la constitution d'autres groupes, notamment ceux fondés sur «l'amitié», dont les membres doivent se comporter comme des frères.

G. Althoff fait une grande place à ces groupes et insiste, à juste titre, sur le fait que les ghildes, les corporations et les communes longtemps privilégiées par la recherche, sont loin d'épuiser ce type d'association. L'auteur étudie ainsi l'*amicitia* comme forme de relation contractuelle entre les Etats et entre les personnes. Il reprend la thèse selon laquelle les réseaux d'amitiés se multiplient en période de crise politique, en particulier à la fin de l'Empire carolingien, ce modèle culminant sous le règne d'Henri 1^{er} qui n'a pas hésité à s'engager dans ces contrats, liant normalement des égaux, pour pacifier les grands de son royaume et les rassembler autour de lui¹. Parmi ces pactes d'amitié, l'auteur fait une place particulière aux *coniurationes*, qui fonctionnent selon le même principe, mais dont le but est en général de lier par serment ceux qui participent à une rébellion contre un pouvoir établi. Ces groupes existent à tous les niveaux de la société, comme le prouve l'existence des ghildes, et présentent les mêmes formes rituelles: le rassemblement, plus ou moins secret, dans des lieux particuliers et surtout le banquet.

G. Althoff a choisi de terminer son étude par les groupes les plus étudiés jusqu'à présent: ceux qui reposent sur les liens de vassalité. On est ici en présence d'un type de groupe fondamentalement différent des précédents: en effet, si l'ensemble des vassaux a des devoirs envers le seigneur, il n'existe pas de liens entre les vassaux d'un même seigneur. Pourtant, ils ont forcément à mener des actions en commun, et notamment à participer au *consilium* du seigneur, c'est-à-dire à élaborer une décision, sinon prise en commun, du moins répondant à un consensus à l'intérieur du groupe. Par ailleurs, les vassaux d'un même seigneur ne sont pas sur un pied d'égalité: ainsi se pose le problème, crucial, du rang de chacun à l'intérieur du groupe, problème générateur d'innombrables conflits polarisés autour des notions d'*honor* et d'*offensio*. Le changement fondamental intervint lorsque les charges, les fiefs et aussi la position dans la hiérarchie des vassaux, c'est-à-dire le titre, devinrent héréditaires.

1 Gerd ALTHOFF/Hagen KELLER, Heinrich I. und Otto der Große. Neubeginn auf karolingischem Erbe, 1985. Voir aussi la discussion de cette thèse par Thomas ZOTZ, *Amicitia und discordia. Zu einer Neuerscheinung über das Verhältnis von Königtum und Adel in frühottonischer Zeit*, in: *FRANCIA* 16/1 (1989) 169-175.

Le dernier chapitre est consacré aux rituels, à l'ensemble des signes non-écrits, qui règlent les rapports au sein des différents groupes. On y découvre que l'amitié est loin d'être une attitude théorique et qu'elle doit se manifester par des signes visibles et codifiés: toute attitude doit prendre un caractère démonstratif. Dans ce cadre, le festin joue bien son rôle constitutif des amitiés jurées.

Un des apports majeurs de ce livre est sans nul doute la mise en lumière de l'importance des groupes fondés sur l'amitié, y compris sur le plan politique. G. Althoff insiste sur le fait qu'il n'y a pas forcément d'antagonisme entre ces groupes et les groupes fondés sur les liens vassaliques, mais souvent coopération et interaction entre eux, sans qu'on puisse déterminer de hiérarchie franche et reconnue. De ce fait, s'il y a conflit, on décidera au cas par cas de la priorité à accorder à la parenté, aux »amis« ou au seigneur; mais il est clair que famille et »amis« ont bien souvent la priorité sur le seigneur. Ainsi faut-il compléter notre vision d'une société médiévale fondée sur les liens »verticaux« de domination par le tableau de ces groupes structurés par des liens »horizontaux« que cet ouvrage permet de mieux appréhender.

Geneviève BÜHRER-THIERRY, Paris

Georges KIESEL, Jean SCHRÖDER (Hg.), Willibrord. Apostel der Niederlande. Gründer der Abtei Echternach. Gedenkgabe zum 1250. Todestag des angelsächsischen Missionars, Luxembourg (Ed. de l'Imprimerie Saint-Paul) 1989, 367 S.

Fünfzig Jahre nach der Festschrift: Willibrordus. Echternacher Festschrift zur XII. Jahrhundertfeier des Todes des heiligen Willibrord (Hg. von Nikolaus Goetzinger, Luxembourg 1940), erhellt ein internationaler Gelehrtenkreis (s. S. 365) erneut die Leistungen Willibrords († 7. 11. 739) und seiner Gefährten. Die verschiedensprachigen Studien sind zu vier Gruppen geordnet: »Willibrord und seine Zeit« (126 S.), »Zur Kulturgeschichte der Abtei Echternach im frühen Mittelalter« (46 S.), »Der Willibrorduskult« (100 S.), »Zur Geschichte der Abtei Echternach in Spätmittelalter und Frühneuzeit« (40 S.). Dazu kommen acht Farbtafeln und ein Abbildungsteil mit 60 Nummern.

Im ersten historischen Abschnitt klären Maria-C. HALLER und M. RICHTER die northumbrischen und irischen Voraussetzungen von Willibrords Aufbruch. A. ANGENENDT folgt den Belegen für »Willibrord als römischem Erzbischof« und erklärt das Verschwinden dieses Titels mit politischen Bedingungen der karolingischen Herrschaft. H. HALBERTSMA spürt friesischen Erinnerungen an den Heiligen nach. A. VAN BERKUM würdigt den reisenden Glaubensverkünder (mit fünf Kartenskizzen). H. H. ANTON erörtert das monastische und adelige Umfeld, indem er seine neuen Einsichten zum frühmittelalterlichen Trier verarbeitet.

Im »kulturgeschichtlichen« Teil beschreiben Nancy NETZER, Dáibhí Ó CRÓINÍN und M. HUGLO das Skriptorium des Klosters Echternach und die erhaltenen Handschriftenfragmente mit irischen Glossen. F. LOCHNER beobachtet die Ars Musica und Alison M. PEDEN die Macrobius-Rezeption des 11. Jh. in Echternach als einem kulturellen »Umschlagplatz«.

In der dritten, »kultgeschichtlichen« Aufsatzgruppe behandeln G. KIESEL, K.-B. MOUCHARD und F. PAULY Patrozinien in den Niederlanden (mit zwei Katalogen) und im Erzbistum Trier, Reliquien in Brauweiler, Ikonographie und Attribute sowie die bedeutsame Kirche für den Heiligen und das Rubensgemälde in Antwerpen. J. LECLERCQ würdigt die jüngere Vita von Abt Thiofrid († 1110). J. SCHROEDER, B. FISCHER, A. HEINZ und P. KAUTHEN beobachten Frömmigkeitsformen wie frühmittelalterliche Tänze, die Litanei von 1868, neuzeitliche Wassersegen und die berühmte Springprozession.

Drei abschließende, wiederum historische Studien von A.-J. BIJSTERVELD, P. BECKER und W. SEIBRICH betreffen die mittelalterliche Besitzgeschichte Echternachs, Reformbemühungen im 15. Jh. und die Geschichte des Klosters im Lichte der benediktinischen Provinzialkapitel von Köln-Trier bis zur Reformationszeit. – Für etwa vermißte Aspekte der Echternach-